

Les Yeux ouverts

Cette nuit, je ne dormirai pas. Je l'ai su au crépuscule. Le soleil s'excusait derrière un arbre. Il était chaud comme lorsqu'il meurt. Son rayon m'a ébloui, et je lui ai fait une promesse aveugle. Un serment comme seuls les astres en sont témoins. J'ai juré au soleil qu'à son prochain lever, je serais un autre homme. Je lui ai juré de m'accomplir en son absence. Seule la lune sera ma complice, car elle seule sait garder les secrets.

Cette nuit, je ne dormirai pas, mais il va falloir feindre. Car je partage mon lit, et ma femme ne doit rien savoir. Je me suis mis en pyjama, pour les apparences. Je revêts le masque du sommeil en fermant les yeux. Je n'ai plus qu'à rester immobile un certain temps. Comme tous les déguisements que l'on endosse, le défi est de ne pas devenir ce que l'on simule. Il me faut imiter l'endormi sans sombrer. La fatigue d'une journée de labeur m'appesantit pourtant. Mais la plus tentatrice des forces est la facilité. Comme il me serait aisé de m'assoupir. De lâcher prise. Il ne faut pas. J'aurais préféré être insomniaque pour ne même pas avoir à lutter. Mais je résiste. Ma femme s'endort, bernée par ma respiration, bercée par mes mensonges. Je lui ai dit que tout irait bien. Je lui ai dit que je ne craquerais pas. Je lui ai dit que je l'aimais encore, et c'était la seule chose de vraie. Je la cherche du regard malgré ses yeux clos. Je reste un instant à espérer qu'elle les ouvre. Qu'elle m'enlace et me retienne et me ligote de draps. Je voudrais l'embrasser, mais je n'ose pas, par crainte de l'éveiller. Qui suis-je pour la priver du sommeil paisible de la dernière nuit ?

Je quitte le lit doucement, sans savoir s'il m'accueillera de nouveau. Après cette nuit, je serai mis au ban, c'est une certitude. Reste à savoir par qui. J'enfile d'autres vêtements, car on ne change pas le monde en pyjama. Je descends l'escalier sans un bruit. Le chien me regarde avec surprise. Je me penche et le caresse longuement. Mon air entendu suffit à l'apaiser. J'attrape le sac déjà plein des outils de mon forfait.

Dehors, l'air est frais. Une odeur de terre. La liberté pèse dans tous mes gestes. Je sais qu'il s'agit là des derniers mouvements que je fais sans entrave. Dès que l'homme a associé l'obscurité au sommeil, la nuit est devenue un repaire de criminels. Les noctambules ont toujours quelque chose à se reprocher. Cette nuit, je ne dormirai pas, et je ne ferai pas

exception. En brisant cette équation séculaire qui rythme la vie des hommes, j'enfreins déjà une loi. D'ici, on n'entend pas les cris que je ferai taire.

Il me faut marcher. De longues minutes, marcher. La silhouette de la maison apparaît. Le fantôme d'une nuit trop froide, dans laquelle mon souffle se fait brume. Je m'agace de marcher. Le sentier sinueux m'exaspère. Je décide de couper à travers champs. Je franchis la clôture. Plus aucun chemin ne me portera. Plus rien ne pourra m'assommer de détours. J'ouvrirai la voie en avançant. Je trébucherai, mais en ligne droite.

Les bottes crasseuses de terre labourée, j'atteins le porche. Un carreau de la porte se brise sous mon poing enrubanné. Le silence rural accueille cet éclat de son écho. À tâtons, je trouve la clé restée sur la porte et ouvre de l'intérieur. Dans la cuisine de cette maison que je ne connais pas, les gestes minutieusement préparés et répétés s'exécutent. Deux minutes suffisent. Je sors le ruban adhésif, le revolver, et je monte doucement les marches.

Couloir. Porte ouverte. Chambre d'enfant. Vide. Porte ouverte. Salle de bain. Vide. Porte fermée. J'ouvre. Chambre d'enfant. Vide. Porte ouverte. Chambre parentale. Occupée.

J'entre dans la pièce. Souillant le parquet de mes semelles boueuses. Le bruit discret de mes pas ne provoque aucun soubresaut à l'unique occupant du grand lit.

— Mon épouse emmène les gosses chez ses parents. Enfin une semaine tranquille !

La femme et les enfants n'auraient pas été un problème. Quelques préparatifs supplémentaires, et le tour était joué. Mais ils n'avaient rien à faire dans cette histoire. Il fallait qu'ils soient absents. Il fallait que ce soit lui et moi. Lui et *nous*.

Une grande inspiration, et je m'élançai. Coup de crosse dans l'estomac. Réveil brutal. Cri étouffé. Souffle coupé. Je profite de la surprise et de la paralysie. Après quelques ruades empêchées qu'apaise la vue de l'arme à feu, les poignets et les chevilles sont ligotés, la bouche bâillonnée. Je le fais descendre tant bien que mal, l'assois sur une chaise dans la cuisine et l'y attache, avant de lui retirer ses bouchons d'oreille. Ses yeux dardent leur inquiétude dans tous les recoins de la pièce. Trouvent le trépied, la caméra, la chaise vide face à lui. Je le vois s'agiter davantage. Je peux presque entendre les scénarios les plus obscènes s'écrire dans son crâne. Je reste derrière lui, le laisse dans l'attente.

La lune remplit sa part du contrat, projetant sur les carrelages une lueur turpide. Profitant de la pénombre laiteuse, je pénètre son champ de vision. Il crie de plus belle, mais le bâillon capture ses sourds gémissements. J'ouvre un tiroir. Sors une paire de ciseaux, que je pose sur la table. Puis un couteau. Puis un plus gros. Encore et encore. Jusqu'au hachoir. Chaque tintement de lame sur la surface de bois lui arrache un son plus aigu qu'englué l'adhésif. Je retourne derrière

lui. Ouvre les placards. Le bruit sec de leur fermeture fait tressaillir le moindre de ses muscles. Je trouve enfin un mixer. Je le branche, puis maintiens le bouton enfoncé. Un vrombissement de machine résonne dans la maison vide. L'homme hurle à la mort. D'un bout de ruban adhésif, je bloque l'interrupteur de l'appareil en marche. Je trouve un couteau électrique. Le branche. L'allume. Les hurlements redoublent, teintés d'une angoisse démente. Je dirige la lame vers une planche à découper. La scie mécanique rugit en mordant le bois. L'homme est dévoré d'effroi. Toujours derrière lui, j'ouvre le réfrigérateur. Sors toute la viande que je peux trouver. Mets des morceaux dans le mixer, sans remettre le couvercle. De la chair sanglante jaillit, se répand sur les murs, éclabousse le visage déformé par la terreur. À proximité de son oreille, j'utilise le couteau électrique pour fendre l'os d'un gigot. Son pantalon de pyjama s'imbibe d'un liquide qui vient ruisseler jusqu'à ses pieds nus. J'éteins alors les appareils, mais pas la caméra, qui tourne depuis le début.

Je me mets à nouveau devant lui, mais cette fois je m'assois sur la chaise qui lui fait face. Je m'étonne de constater que ses yeux écarquillés par la peur puissent, de surprise, s'ouvrir plus grands encore. J'attends une longue minute qu'il se calme avant de lui retirer délicatement le ruban adhésif des lèvres.

— Je vous connais, lâche-t-il, à bout de souffle.

J'acquiesce à peine. La panique le gagne à nouveau.

— À l'aide ! se met-il à beugler d'un ton suppliant. Au secours !

Je le laisse s'époumoner quelques instants, avant de l'interrompre :

— C'est inutile. Vous le savez. Vous avez construit ici pour vous isoler des cris, n'est-ce pas ?

Il se tait, la mine désespérée. Après une pause, je reprends :

— Je ne vous ferai pas de mal. Mais vous devez m'obéir.

— Vous voulez de l'argent, hein ? Allez-y, servez-vous ! Mon chéquier est dans le buffet, à l'entrée. Vous voulez combien ? Dix-mille ? Vingt-mille ? Je vous les donne. Je ne dirai rien.

— Assez.

— J'ai même un coffre, à l'étage. Il y a presque quinze-mille euros, à l'intérieur. Et une montre en or. Vous aimez l'or ?

— Assez ! Je ne suis pas ici pour cela. (Je dépose ses bouchons d'oreille sur la table.) Je suis ici pour que vous entendiez les cris. Mais d'abord, vous devez parler.

— Parler ? Mais de quoi ?

— Ne faites pas l'innocent. Vous m'avez reconnu, vous savez qui je suis. Parlez.

— Que voulez-vous ?

- Expliquez-moi.
- Je ne comprends pas.
- Expliquez-moi !
- Arrêtez ! Vous savez que tout cela ne dépend pas de moi !
- Ah, non ? Mais de qui, alors ?
- Des gens au-dessus !

— Des gens au-dessus ? Monsieur, nous savons parfaitement, vous comme moi, qu'il n'y a personne *au-dessus*. La contrepartie du pouvoir, c'est de ne plus pouvoir blâmer les supérieurs. Quand on surplombe la masse et que cette dernière gronde, on ne peut rien faire d'autre qu'assumer ses responsabilités. Vous surplombez, et que la masse rue ou vocifère, vous n'y prêtez pas la moindre attention. La foule ne vous émeut pas. Soit. Je m'en suis donc extrait pour vous atteindre.

— Vous travaillez pour moi ! Vous êtes complice !

— Vous avez raison. J'ai ma part dans cette histoire. Je ne la nie pas. Seulement, entre ceux qui font cela par nécessité et ceux qui font cela par intérêt, vous admettez que le fossé est énorme. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'atterrir là-bas. J'avais une famille à nourrir. Mais les quelques mois que j'y ai passé m'ont ouvert les yeux. J'ai compris que même la faim ne justifie pas les moyens. J'ai décidé d'agir, comme vous le voyez. D'agir contre vous, qui aviez ce luxe qu'est l'embarras du choix, et qui n'avez rien fait. Maintenant, je vous laisse une opportunité. Expliquez au monde comment les choses se passent dans les abattoirs que vous dirigez.

Dans cette cuisine au carrelage blanc maculé de sang, au sol couvert d'urine, celui qui s'est mis, l'espace d'un instant, à l'exacte place des bêtes se met alors à parler. Il décrit les conditions que beaucoup connaissent mais que tous ignorent. Il décrit les directives de rendements qu'il impose pour tenir tête à la concurrence. Il décrit le bourdonnement continu des cris et des machines. Il décrit l'affolement des animaux, leur regard effrayé, leur appel à la compassion. Il décrit le mépris et la cruauté, les maltraitances et la souffrance. Il décrit toutes les horreurs qu'il a pu voir et entendre, comment il s'est mis à espacer de plus en plus ses visites, à ne plus jamais les faire sans bouchon d'oreille. Il décrit comment, dans l'esprit de celui qui pense dividendes et rentabilité, chaque être vivant devient un objet de profit. Il décrit comment, pour sa propre santé mentale, il a fini par occulter la sensibilité de la moindre créature. Il décrit comment la violence s'est insinuée en lui, comment son agressivité s'est décuplée à l'encontre de sa femme et de ses enfants. Il décrit enfin comment d'un homme on devient un monstre, en cessant simplement de se poser les questions.

Quand la vérité éclate, aussi vive et saillante, le silence est de poix. Après un long moment, je l'interroge :

— Comment faites-vous pour dormir, la nuit ?

— Et vous ? rétorque-t-il en fixant le vide.

— Je ne m'endors jamais. Je tombe juste d'épuisement, jusqu'à ce que les cauchemars m'éveillent. Mais vous, la fatigue vous est étrangère, et je vous ai vu dormir du sommeil du juste.

— Peut-être que jusqu'à ce soir, j'ignorais que je n'en étais pas un.

J'éteins la caméra et pose le revolver factice sur la table.

— Dites-moi où sont les clés.

— Quelles clés ?

— Vos clés de voiture. Et celles de l'abattoir, bien sûr.

Je gare le coupé cabriolet du président dans l'allée terreuse et rallume la petite caméra désormais fixée sur mon front. L'odeur de mort me lève le cœur, comme à chaque fois. La chaîne d'abattage, bien que ralentie, continue la nuit. Après avoir trouvé la bonne clé, j'ouvre une porte à l'arrière, et me faufile dans les locaux inoccupés des chefs. J'enclenche le micro et diffuse le message préenregistré sur mon téléphone. La voix du président directeur général résonne dans les haut-parleurs de toute l'infrastructure. Sur les écrans de sécurité, j'aperçois les employés cesser leurs activités, et obéir à l'ordre de départ immédiat. Avec la célérité caractéristique de l'homme libre, tous récupèrent leurs affaires et disparaissent en quelques instants. C'est l'heure de grâce.

J'arpente les travées poisseuses tant foulées, luisantes de grenat. Les cris assourdissent de toute part. Mon travail a toujours consisté à les faire taire définitivement. Mais les choses sont différentes cette nuit, car je ne dors pas. Je peux croiser le regard d'une bête sans risquer d'être déstabilisé par la pitié. Cette nuit, la pitié est le moteur de mon action, comme elle devrait toujours l'être concernant les plus faibles.

J'ouvre toutes les portes de tous les hangars. L'hystérie des bêtes faiblit étrangement quand l'air frais leur parvient. Dans la chaîne d'abattage se trouvent encore des animaux dans l'attente de leur mort. Je ne peux oublier ceux que j'aurais pu sauver en arrivant ne serait-ce qu'une minute plus tôt. Mais il y a ceux que l'heure a épargnés. Ceux dont le tour devait venir. Les miraculés.

Le temps est compté, mais je me dirige vers la chaîne des porcs et monte au poste de l'abatteur. Le cochon rescapé est là, immobile, silencieux, cerné par les barreaux de rouille. Je m'approche, et lui ménage une ouverture. Timidement, il avance son groin et me renifle. Son regard noir plonge dans le mien, et je vois le condamné reconnaître le sauveur dans les yeux de son bourreau. Je pose la main sur sa tête. La bête se penche comme pour apprécier la caresse, avant de se frayer un passage et de s'éloigner maladroitement, incrédule. Je n'avais besoin que de cette rédemption, de cette confirmation que l'homme est le seul animal rancunier.

L'une après l'autre, toute barricade devient ouverture. La béance met fin aux cris. Les bêtes s'élancent, libres. Je sors, et contemple les animaux se disperser dans l'aube naissante. Je retire la caméra de mon front et la tourne vers mon visage strié de larmes. Je prononce quelques mots, destinés à ma femme, quelques autres, destinés au monde. Puis j'éteins, et envoie toutes les données aux associations. Cet endroit sera vite investi par leurs membres, qui y siègeront jusqu'à la fin. La plupart des bêtes, stoppées par la prochaine clôture, seront récupérées par eux, dans l'attente de la vie qui leur revient de droit. Les confessions recueillies et les images filmées changeront sans nul doute le cours des choses.

Fourbu par cette nuit, je m'effondre, à genoux dans l'herbe. En autre homme, je frôle la rosée de mes doigts. Promesse tenue qu'irise un mince fuseau solaire. Dans le point du jour nouveau, mon regard embrasse moutons, porcs et vaches appréhendant leur liberté. Quelques dizaines de vies. Cent, tout au plus. Cent vies, c'est peu. Mais cent vies, c'est cent fois une vie, et une vie c'est immense.

Cette nuit, je n'ai pas dormi, car il fallait une nuit blanche pour terrasser mes idées noires.

Cette nuit, je n'ai pas dormi, car je devais faire entendre les cris pour mieux les faire taire.

Cette nuit, je n'ai pas dormi, car pour ouvrir les yeux du plus grand nombre, il suffit d'un seul qui refuse de fermer les siens.

[2 497 mots]